CONTES ET VARIÉTÉS

LES JUMEAUX

Chez les Duguay ; l'intérieur classiquement cossu des gens qui ont toujours eu de la fortune, une situation honorable et l'« estime de leurs concitoyens ! », les types modernisés de ce qu'on appelait les bourgeois qui, gentiment, habitent le boulevard Haussmann ou ses environs. « Lui », ayant dépassé la cinquantaine, ne le paraissait pas, ayant gardé bon pied, bon œil, grâce à l'hygiène et à la vie régulière ; elle, quarante-deux ans, un beau soir de septembre aux teintes dorées et chaudes, la femme de pleine maturité savoureuse, l'un et l'autre ayant un regain de printemps depuis le mariage de leur fille unique, Germaine, avec Maurice Chervet, un jeune ingénieur de grand avenir — comme tous les jeunes ingénieurs. Le couple, aussitôt béni, était parti pour passer l'hiver en Egypte. Le papa et la maman, restés à Paris et cessant d'être parents, sont redevenus un peu époux, presque tourtereaux.

Mme Léonie Duguay, très attendue ce jour-là par son mari, rentre, ayant une expression de visage très compliquée, où il y a de l'inquiétude, de la confusion et une pointe de malice heureuse.

DUGUAY, *allant vivement à elle.* — Eh bien ! que t'a dit le docteur ?

LÉONIE. — Je te le donne à deviner en mille, ce qu'il m'a dit ! Ou plutôt non, tiens, tu n'y arriverais jamais. Je suis...

Elle s'arrête.

DUGUAY. — Tu es... Mais va donc, tu me vois énervé... angoissé....

LÉONIE, *baissant la voix.* — Je suis... dans une position intéressante.

DUGUAY, *balbutie quelques monosyllabes et s'écroule dans un fauteuil.* — Ah ! ça, c'est la fin de tout !...

LÉONIE, *demi-souriante.* — Le commencement, plutôt.

DUGUAY. — C'est que tu m'as l'air de trouver ça presque simple ! Tu ne comprends donc pas que c'est effrayant ! Nous, un vieux ménage, et au moment où nous venons de marier notre fille !

LÉONIE. — Quoi ? Nous ne nous sommes engagés à rien.

DUGUAY. — Et les convenances ? l'opinion ? On va se ficher de nous.

LÉONIE. — Que ceux qui se ficheront en fassent autant !

DUGUAY. — Maurice et Germaine seront furieux. (*Geste indifférent de Léonie*). Ma parole ! je ne te reconnais plus... Pour un peu, tu dirais des gauloiseries. Et en tous cas, tu acceptes leurs conséquences avec un calme !...

LÉONIE. — Suis-je seule responsable de ces conséquences ? (*Elle regarde tendrement son mari qui, gagné par l'émotion, vient l'embrasser*). Allons donc ! (*Après une longue étreinte*). Après tout, il arrivera ce qu'il arrivera ! Nous n'y pouvons rien !...

DUGUAY. — Mais, est-ce bien sûr ce que prétend le docteur. Souvent on se trompe ! A ton âge même, il peut se produire des phénomènes nerveux !...

LÉONIE. — Non, non, il n'y a pas de doute possible. D'abord, ce que nous prenions pour de l'embonpoint, puis les mouvements, les petits chocs caractéristiques qui correspondent très bien, comme manifestation d'existence du jeune être, à la date du... péché !... Quatre mois et demi depuis le soir du mariage... (*Baissant les yeux.*).. où nous avons été des fous !

DUGUAY, *embarrassé.* — Qu'est-ce que tu veux ? Les enfants devant nous s'étaient montrés si tendres... et puis cette idée qui nous avait pris d'aller tous les deux dîner en cabinet particulier, de boire du champagne !... Et d'ailleurs, comme tu dis, ça y est, ça y est ! il n'y a pas de quoi s'en casser la tête contre les murs. (*Un domestique apporte une dépêche. L'ouvrant*). Patatras ! C'est complet, voilà les enfants qui reviennent !

LÉONIE, *lisant la dépêche.* — « Quittons Caire aujourd'hui, serons Paris dans huit jours ; heureux de vous embrasser... » Il fallait bien s'y attendre.

DUGUAY. — Oui, mais sapristi, l'explication sera plutôt épineuse !... Si on ne disait rien ?

LÉONIE. — C'est impossible.

DUGUAY. — Pourquoi ? Il peut se produire des accidents... On ne connaît pas l'avenir.

LÉONIE. — Il y a le présent d'abord ! Si tu t'imagines que..., mon embonpoint ne va pas leur faire faire des réflexions !... Je suis partisan, au contraire, d'une explication immédiate.

DUGUAY. — Pas moi qui m'en charge !

LÉONIE. — C'est bien ça les hommes. Leurs passions satisfaites, ils se dérobent. Eh bien ! si, tu parleras, tu t'expliqueras avec ton gendre, et moi avec ma fille. Chacun son rôle ; et encore le tien est plus facile que le mien.

DUGUAY, *se redressant.* — Tu as raison, je lui parlerai, à mon gendre, et carrément. S'il regimbe, ça prouvera qu'il n'a épousé notre fille unique que pour spéculer sur notre succession ! Alors, je ne serai pas fâché de lui jouer le tour. Il fera bien de ne pas m'embêter, sans cela, je lui flanque une demi-douzaine de cohéritiers.

LÉONIE, *riant, très amusée.* — Tu dis des bêtises !

Dans le rapide de Marseille à Paris. Un compartiment de lits-salons. Maurice est aux petits soins pour sa jeune femme qu'il a fait étendre, la calant dans une multitude d'oreillers.

MAURICE. — Le wagon ne te secoue pas trop !

GERMAINE. — Mais non ! N'aie donc pas peur, puisque le médecin du Caire a dit qu'il n'y avait aucun risque à voyager quand le bébé avait manifesté sa présence.

MAURICE. — Il fait toujours le diable, bébé ?

GERMAINE, *souriant.* — Le petit papa est inquiet ?

MAURICE, *l'embrassant.* — Surtout pour la petite maman qu'il adore !... (*Amusé.*) Dis donc, vois-tu la surprise du beau père et de la belle-mère quand on va leur annoncer que dans quatre mois et demi, ils seront grands-parents.

GERMAINE. — Nous aurons plutôt une entrée triomphale ! Seulement, tu sais, ne blague pas trop sur le sujet. Je te connais, tu adores dire de ces petites choses légères...

MAURICE. — Que tu savoures comme des friandises !

GERMAINE. — Oui, mais papa et maman les savoureraient beaucoup moins. Ils n'entendent pas la plaisanterie sur cet article.

MAURICE, *sceptique.* — J'ai tellement vu de ces austères qui, dans l'intimité, n'étaient pas plus de bois que les autres !

GERMAINE. — Je te réponds bien que papa et maman...

MAURICE, *l'interrompant.* — Allons, tu n'es pas venue au monde par l'opération du Saint-Esprit ?

GERMAINE, *lui mettant gentiment la main sur les lèvres.* — Taisez-vous, mauvais sujet ! Et surtout, n'allez pas bavarder sur toutes les folies que vous m'avez fait faire là-bas.

MAURICE, *comique.* — Soyez tranquille, je ne raconterai pas la campagne d'Egypte. Mais les auteurs, si rigides qu'ils soient, supposeront peut-être tout de même que nous avons étudié autre chose que l'histoire des Pharaons.

GERMAINE. — Eh ! eh ! Le chapitre d'Antoine et de Cléopâtre ? Oui, mais les parents qui ont d'autres idées et des aspirations... très refroidies, n'aiment pas que leurs enfants parlent de ces choses mystérieuses de l'amour qu'ils leur ont toutefois cachées avec tant de soin !

MAURICE. — Le mariage t'a rendue psychologue, chérie !

GERMAINE, *malicieuse.* — Je l'étais avant ; mais je ne le disais pas.

. . . .

Sur le quai de la gare P.-L.-M., M. et Mme Duguay — elle dans un ample manteau — attendent leurs enfants avec un peu de nervosité. Sifflet, train, poussière, arrivée ; puis, la gêne, l'inquiétude, l'observation, tout disparaît en un instant dans la chaleur communicative du retour. Ensuite, c'est l'omnibus : Rien n'y vient distinguer l'habituel dialogue touchant les péripéties du voyage, qu'un regret simultanément exprimé par Mme Duguay et sa fille sur l'absence de roues caoutchoutées. Enfin, l'arrivée au bercail, le dévêtement et les premières remarques.

MAURICE, *à Léonie, qui a enlevé son manteau.* — Eh bien ! sapristi ! belle-maman, l'absence de vos enfants ne vous a pas fait maigrir !

LÉONIE, *rougissante.* — Vous trouvez ?

GERMAINE. — Ah ! oui, par exemple : tu as pris une taille !

DUGUAY. — Ça ne m'avait pas frappé !... Quand on vit toujours ensemble, on ne s'aperçoit pas...

MAURICE. — D'ailleurs, ce n'est pas un reproche ! Nous sommes très heureux de vous retrouver en florissant état, puisque nous aussi, nous avons une bonne nouvelle à vous apprendre !..., (*Ménageant son effet*). Vous ne devinez pas ?... Eh bien ! au mois de juillet, vous serez grands parents.

DUGUAY, *à un choc, puis, ne sachant que dire.* — Ah ! ah !

Léonie, ne le sachant pas davantage, garde le silence.

GERMAINE, *stupéfaite.* — Vrai ! Nous qui comptions sur une explosion de joie !

DUGUAY, *se reprenant.* — Sans doute, nous sommes ravis, seulement, la première surprise !...

LÉONIE. — Vous n'aviez rien écrit !... Alors, tout d'un coup ?... Cela m'en empêche de parler. Mais je suis si contente, au contraire !... (*Attirant sa fille*). Viens donc m'embrasser !

DUGUAY. — Et moi aussi.

GERMAINE, *contente.* — Ah ! A la bonne heure !

Les deux femmes restent unies dans une affectueuse caresse, et les deux hommes se serrent la main.

LÉONIE, *à sa fille.* — Allons un peu dans ma chambre... Nous causerons... tu me raconteras...

DUGUAY, *seul avec son gendre, lui donnant en riant, une tape sur l'épaule.* — Eh ! eh ! mon gaillard, il paraît que le soleil d'Egypte ?...

MAURICE, *grivoisement hypocrite.* — Que voulez-vous ? chaque âge a ses plaisirs !

DUGUAY. — Oh ! Il y en a qui sont les mêmes à tous les âges. La nature est toujours la nature, et l'homme est toujours l'homme.

MAURICE, *étonné.* — Je ne vous connaissais pas cette sentence.

DUGUAY. — Il y a bien des choses que vous ne connaissez pas... Je suis sûr que vous me croyez un beau-père rigide... tout d'une pièce, n'excusant aucune faiblesse... C'est une erreur. Je suis très indulgent... j'excuse beaucoup.

MAURICE, *très étonné.* — Quand on excuse chez les autres, c'est que soi-même ?...

DUGUAY. — Naturellement, on n'est pas parfait.

MAURICE. — Je ne suis vraiment pas habitué à vous entendre... Le fait est que je vous trouve bien un peu changé, en effet. Est-ce que, par hasard, vous auriez, entre hommes, quelque confidence à me faire ?

DUGUAY. — C'est un peu cela, mon cher Maurice.

MAURICE, *au comble de la surprise.* — Vous avez cascadé ?

DUGUAY. — Ah ! non, non ! pas la cascade, du moins dans le sens que vous l'entendez.

MAURICE. — Enfin, il y a quelque chose, puisque...

DUGUAY. — Oui, il y a... (*Prenant son courage à deux mains.*) Il y a un enfant, là !...

MAURICE. — Un enf...? Sacrebleu ? Si vous trouvez que c'est insuffisant comme cascade ?

DUGUAY. — Un enfant légitime.

MAURICE, *ahuri.* — Je ne comprends plus rien, du tout.

DUGUAY. — C'est cependant naturel.

MAURICE. — Ce qui est naturel est illégitime. Alors ? Je m'explique de moins en moins.

DUGUAY. — Vous ne vous expliquez pas que vous pourriez avoir un beau-frère ou une belle-sœur ?... Mme Duguay et moi, nous ne sommes pourtant pas nonagénaires.

MAURICE, *suffoqué.* — Comment ! comment ! vous et elle, vous auriez ?...

DUGUAY, *ayant repris son aplomb.* — Nous avons !... Après tout, c'est votre faute. Il ne fallait pas nous laisser seuls !

Maurice, d'abord figé, se laisse aller à quelques propos acidulés. La conversation continue.

. . . .

Dans la chambre de Mme Duguay. Léonie débute par une succession de phrases entortillées, qu'elle entrecoupe d'élans de tendresse et de baisers.

GERMAINE, *étonnée de cette attitude.* — Qu'est-ce que tu as donc, maman ? Je te trouve toute drôle avec moi. (*Riant.*) Tu prends cet air des enfants pas sages qui ont fait une sottise et qui ne veulent pas la dire. Et Dieu sait cependant si tu es incapable de la moindre sottise !

LÉONIE. — Tu me places trop haut.

GERMAINE. — Comment, trop haut ? Qu'est-ce que cela signifie ?

LÉONIE. — Depuis que tu t'es mariée, n'est-ce pas, bien des choses ont changé !... Mon rôle de mère était fini... Je me suis trouvée avec une occupation et une affection de moins. Alors, tu comprends, n'étant pas encore vieille, certains sentiments ont repris en moi une énergie qui..., que... enfin...

GERMAINE, *inquiète, saisissant les bras de sa mère.* — Maman, maman... j'ai peur de deviner !

LÉONIE. — Devine !

GERMAINE. — Ah ! non, c'est impossible ! c'est fou !... Toi, tu serais laissée aller ? C'est ça ?

LÉONIE, *baissant la tête.* — Il m'en coûte beaucoup de te le dire... mais je suis obligée.

GERMAINE, *timidement.* — Un flirt, alors ?

LÉONIE. — Ah ! s'il n'y avait eu qu'un flirt !

GERMAINE, *effrayée.* — Quoi ? Je ne peux pas supposer qu'une faute ?...

LÉONIE, *croyant rectifier.* — Je vais avoir un enfant.

GERMAINE, *qui se méprend.* — Quelle horreur !

LÉONIE, *se redressant.* — Comment, quelle horreur ? Ah ! mais, à la fin, ce n'est pas parce que j'ai vingt ans de plus que toi, que ma maternité ne vaut pas la tienne ?

GERMAINE, *scandalisée.* — Mais moi, c'est avec mon mari.

LÉONIE. — Moi aussi parbleu ! Avec qui veux-tu que ce soit ?

Germaine la regarde effarée. Il y a dans son cerveau tout un écroulement de l'idole immatérielle qu'elle s'était faite de sa mère. Puis, sa pensée se détend, s'attendrit ; presque amusée, et bien femme avant tout, elle se jette dans les bras de celle qui n'est plus que sa sœur en humanité.

— Oh ! que tu m'as fait peur !

Léonie et Germaine viennent rejoindre les maris restés ensemble.

MAURICE, *à sa femme après un silence pénible.* — Tu sais la nouvelle ?

LÉONIE, *répondant pour sa fille.* — Je viens de parler à Germaine qui, je vous préviens, a été très affectueuse pour sa mère.

MAURICE. — Parbleu, je ne vais pas non plus vous faire une scène déplacée, vous croiriez à un sentiment intéressé que je n'ai pas ; seulement, permettez-moi de vous dire belle-maman, que lorsque les circonstances ont placé une femme dans la position où vous êtes, on peut essayer de quelques dérivatifs...

DUGUAY. — Mais nous ne nous doutions de rien... et depuis que nous savons... il est trop tard.

MAURICE. — Trop tard ? Alors, le début... le début de la situation correspondrait à celui de Germaine ?

DUGUAY, *ennuyé.* — A peu près cela... les environs de votre mariage.

MAURICE. — Le ridicule va être encore plus complet.

LÉONIE, *froissée.* — Ah ! mais, dites donc ?

DUGUAY, *l'interrompant.* — Il a raison... A un certain âge, cela paraît immoral d'avoir des enfants légitimes.

MAURICE. — Et ces deux mioches qui vont naître presque en même temps !

DUGUAY. — Inadmissible, en effet ! Il faut trouver une idée.

MAURICE, *vivement.* — J'en ai une ! Allez en Suisse, à Lausanne, sous prétexte de faire une cure de macaroni.. Vous passerez pour un jeune ménage, et aussitôt le bébé venu au monde, vous me l'expédiez. Ici, je dirai que Germaine a eu deux jumeaux.

LÉONIE. — Mais je veux garder mon fils ou ma fille.

MAURICE. — N'ayez pas peur, on vous *le* ou *la* rendra, avec cet admirable prétexte pour l'opinion publique :

« Les grands-parents, qui étaient trop seuls depuis le mariage de leur fille, ont voulu avoir auprès d'eux un des deux bébés. »

DUGUAY, *enchanté.* — Génial !

GERMAINE, *gaie.* — Très amusant !

LÉONIE, *émue, à Maurice.* — Vous êtes un brave garçon !

Au mois de juillet suivant. Le même jour. Communication téléphonique, entre Lausanne et Paris.

DUGUAY. — Allô ! allô ! C'est vous, Maurice ? C'est moi, votre beau-père.

MAURICE. — Justement, je vous demandais... Nous avons un fils !

DUGUAY. — Nous aussi !... Arrivé à deux heures dix-sept.

MAURICE. — Le nôtre à deux heures trois. Ah ! Enfin, une veine... C'est le vôtre qui est le cadet !

GERMAINE, *au milieu de ses oreillers, la voix faible.* — Non... Suisse !... heure de l'Europe Centrale ! cinquante-cinq minutes d'avance !

Michel PROVINS.

Pour les Asthmatiques !

*Un pharmacien a trouvé la cigarette sans toxique (c'est-à-dire sans poison), qui guérit l'***Asthme.** *Il veut bien en mettre à notre disposition* **quelques centaines de boîtes** *qu'il enverra à nos lecteurs sur notre recommandation.*

Pour recevoir une boîte de 20 cigarettes, il suffit d'adresser au **Progrès du Nord. 1 fr. 35** *en bon de poste ou mandat-poste.*

ASTHMATIQUES !

Essayez-en ! Vous les adopterez !

Ensuite, vous les demanderez à votre pharmacien ordinaire.

TRIBUNAUX

Tribunal Correctionnel de Lille

Vol de récoltes

Un sieur Lemahieu Emile, 28 ans, journalier à Comines, était rencontré, le 27 novembre traînant une brouette sur laquelle s'empilaient des betteraves fraîchement déterrées. Lemahieu n'étant ni ouvrier agricole ,ni propriétaire de terres, cela éveilla l'attention du garde, qui put bientôt se convaincre que Lemahieu avait volé ces récoltes sur le champ de M. Bonnel, cultivateur à Comines, et ce, avec la complicité de Sylvie Ghesquière, femme Duponchel, 44 ans, et de son fils Julien, âgé de 11 ans.

Le Tribunal a condamné Sylvie Ghesquière à 1 mois de prison ; Lemahieu à 15 jours, et a confié l'enfant à l'Assistance publique, après l'avoir acquitté comme ayant agi sans discernement.

Rats d'églises

Maurice Houssard, 24 ans, déjà 3 fois condamné, et Jules Dutilly, 16 ans, ont, le 26 novembre, forcé les troncs des églises de Pérenchies et de Lompret et dérobé l'argent qui s'y trouvait enfermé. Après quoi ils sont venus « faire la bombe » à Lille, et dépenser, dans les cabarets ,le montant des offrandes des fidèles.

Houssard fera deux mois de prison ; quant à Dutilly, en raison de son jeune âge, il a été remis à sa famille.

Tribunal correctionnel de Douai

Vol. — 2 mois de prison à Alfred Desort, 26 ans, journalier et fraudeur qui, le 14 décembre, à Auchy, a soustrait frauduleusement onze francs dans le tiroir du comptoir de l'estaminet Sinsoillies.

Chasse. — 16 francs d'amende à Alfred Delporte, 18 ans, journalier à Aniche qui, le 7 décembre 1913, a chassé sans permis.

— 30 francs d'amende à Paul Mouy, 27 ans, cultivateur à Cuincy, qui a chassé sans permis.

— 16 francs d'amende avec sursis à Poiret Paul, 18 ans, fondeur à Douai, qui a, le 7 décembre chassé sans permis.

Coups. — Anatole Buisson, 35 ans, terrassier à Lambres et Edouard Depoorter, 30 ans, terrassier à Douai, se sont réciproquement porté des coups.

10 jours de prison au premier et 15 jours au second.

Vol. — 40 jours de prison par défaut à la femme Ladam-Fromont, 40 ans, ménagère à Orchies, qui a, le 26 novembre, volé un cache-pot chez M. Lherminé, faïencier.

Nous recommandons tout particulièrement à nos lecteurs et amis, la Maison de santé du Docteur **MUSIN**, Chaussée Périgord, AMIENS Traitement des maladies mentales et nerveuses, pension modérée. 2439

FUNÉRAILLES

Les personnes qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire-part de la mort de Monsieur

Henri-Alexandre VERMONT

Receveur d'Octroi

décédé à Haubourdin, le 22 décembre 1913, dans sa cinquante-deuxième année, sont priées de considérer le présent avis comme une invitation à assister aux *CONVOI et SERVICE* qui auront lieu le Vendredi 26 dudit mois, à neuf heures et demie, en l'église d'Haubourdin, sa paroisse.

L'inhumation au cimetière dudit lieu.

L'assemblée à la maison mortuaire, rue de la Deûle, 31, à neuf heures un quart.

Les Dames sont priées d'y assister. 2812

ETATS CIVILS

LILLE

Naissances. — Gilquin Suzanne, rue d'Arcole, 47 bis, cour Saint-Jean, 5 — Vandekerchove Jean, rue de la Marbrerie, cité Lefebvre, 9 — Flipo Aimable, rue de la Bourdonnais, 59 — Buisine Julienne, rue des Postes, 117 — Leignel Jean, rue des Processions, 164 — Becquet Lucien, rue d'Avesnes, 44 — Knecht Denise, quai du Wault, 11 — Vercoutter Gabrielle, rue de Brigode, 2 — Gelfray Valentine, rue de Trévise, 58 — De Meyer Elisa, rue Lazare-Garreau, 5 — Duchatel Nelly, rue des Rogations, 137 — Lerouge Lucien, rue de la Justice, 4.

Avant de vous marier et non après, faites un contrat de mariage, même si vous ne possédez rien. Aussitôt le mariage, assurez votre mobilier contre l'incendie. Ensuite pensez à une assurance sur la vie. Renseignements gratuits à M. Sosthène FAMART, auteur du manuel pratique de l'assurance sur la vie, ancien principal clerc de notaire à Lille, 51, rue du Maire-André, près la place de la République. Tél. 25.12. — Achats, ventes et locations d'immeubles. Prêts hypothécaires, etc. 2438

Décès. — Crokaert François, 4 mois, rue des Postes, 186 — Gouleau Marie, 45 ans et demi, épouse de Charles Schoutteten, rue de Thumesnil, 25 — Delporte Virginie, 83 ans, veuve de Henri Bouquet, rue de Carvin, 10 — Devos Jules, 1 mois, boulevard de l'Usine, 22 — Sorez Valentine, 61 ans, épouse de Alphonse Renard, rue d'Arras, 29 — De Baillie Cécile, 58 ans, veuve de Dominique Millord, rue Fombelle, 11 — Cure Aldegonde, 81 ans, célibataire, quai de la Basse-Deûle, 104 — Dupont Henri, 56 ans, époux de Léonie Bey, rue des Meuniers, cour Lamole, 4 — Delhaye Eugénie, 59 ans, célibataire, rue Saint-Sauveur, 99 — Laloy Constant, 55 ans, célibataire, rue de Poids, 30 — Carey Désiré, 68 ans et demi, époux de Marie Onof, rue du Lombart, 1 — Fourez Jean-Baptiste, 84 ans et demi, époux de Anne-Marie Delvordre, rue de Paris, 217 — Beseuyt Eugénie, 56 ans et demi, épouse de Constant Boyeldieu, rue de la Baignerie, 12.

ROUBAIX

Naissances. — Marcel Spelliers, avenue Julien-Lagache — Marcel Wauthy, rue de l'Epeule, 26 — Jean Vreck, rue du Caire, 1 — Marie Reynijens, rue de Sébastopol, c. Saint-Martin, 5 — Thérèse Dumont, rue Turgot, 114 — Julienne Delhaye, rue Sainte-Elisabeth, c. Desrumaux, 14 — Lucien Fermont, avenue Julien-Lagache — Angèle Maes, avenue Julien-Lagache.

Décès. — Clara Desreumaux, 39 ans, sans profession, rue de Lannoy, 202 — Amand Carnois, 47 ans, garçon brasseur, rue Malplaquet, 6 — Henri Desquiens, 57 ans, apprêteur, rue du Tilleul, 110 — Clémence Delabassé, 62 ans, sans profession, rue de Maubeuge, 45 — Clotaire Leplat, 54 ans, peigneur, avenue Julien-Lagache — Henri Valkenetre, 39 ans, domestique, avenue Julien-Lagache — Henri Duquesne, 72 ans, dresseur de chaînes, avenue Julien-Lagache — Adolphe François, 30 ans, encolleuse, avenue Julien-Lagache — Alphonse Willems, 6 mois, rue de la Mackellerie, maison Anonyme, 18.

TOURCOING

Naissances. — Leman René, 28, rue Philippe-de-Girard — Castel Jean, 72 ans, rue de la Mentière — Roussel Marcel, 23 ans, rue du Pont-de-Neuville — Robert Aglaé, rue du Blanc-Seau.

Décès. — Warhem Louis, 79 ans, sans profession, rue de la Tranquillité — Maret Marie, 58 ans, *sans profession*, rue du Brun-Pain, 187 bis — Delcroix Ernest, 9 mois, rue Nationale, 122 — Vergote Marceau, 14 jours, rue du Pont-de-Neuville, 180 — Franquelin Rosalie, 88 ans, rue Pierre-Lefebvre, 22.

Communications et Convocations

Société de gymnastique « La Concorde » à Lille. — Les gymnastes sont prévenus qu'il n'y aura pas répétition le vendredi 26 courant.

CIRQUE

Charles Couronne

Ses portes s'ouvriront dans les bâtiments de

L'HIPPODROME

Jeudi 25 Décembre (Jour de Noël)

MATINÉE à 3 heures

SOIRÉE à 8 heures

Vendredi 26 Décembre (IIe Jour de Noël)

Représentations aux mêmes heures

Tous les jours à partir de 9 heures : **VISITE DES ANIMAUX** dans l'exhibition spéciale « Parc Zoologique », du Cirque Charles Couronne, installé sur la Place de la République. 2807

BULLETIN THEATRAL

Musical et Orphéonique

Fédération des Musiques du Nord et du Pas-de-Calais.

Réunion du Comité à Lille

Dimanche à deux heures du soir, dans la salle des fêtes de l'Hôtel de Paris, à Lille, se sont réunis les membres du Comité de Direction de la Fédération Musicale du Nord et du Pas-de-Calais, sous la présidence de M. Alfred Richart, président.

La Correspondance

Parmi les lettres lues par le secrétaire, citons : 1° celle de M. le général Franchet d'Esperey, répondant gentiment aux félicitations à lui adressées lors de son arrivée à la tête du 1er Corps d'armée ; 2° celle de M. le Sénateur Bersez, remerciant la Fédération des vœux exprimés pour son prompt rétablissement ; 3° de M. Léon Doutremepuich versant 25 francs à la caisse du Bébé-Musicien, à l'occasion de la naissance de son premier bébé ; 4° de M. le général d'Amade, commandant le 6e corps d'armée, informant le président que l'envoi des musiciens dans les nouveaux régiments d'infanterie, dont la Fédération sollicite la permutation, a pour but de fournir à ceux-ci les ressources nécessaires pour le jour où des dispositions législatives doteront de musiques ces nouveaux corps ; 5° de plusieurs fédérations réclamant des renseignements ou des documents et 6° de nombreuses sociétés ou comités de fêtes.

Situation de Caisse

M. Gaudefroy, trésorier, a donné connaissance de la situation financière qui accuse en caisse 24.843 fr. 45.

Admissions de nouvelles Sociétés

1052. Fanfare Notre-Dame-aux-Bois (Nord).
1053. Cercle Choral « les Orphéonistes Hautmontois d'Hautmont (Nord).

Libre droit de sortie

Le Comité a appris avec plaisir qu'après l'acquittement de la Fanfare « La Liberté » de Prouvy, d'autres Sociétés poursuivies

DEMANDEZ PARTOUT UN **BONAL** GENTIANE QUINQUINA

MM. PORCHET et COGEZ, Dépositaires, 93 bis, rue Sainte-Catherine, LILLE (Nord).

le pain !... Quand il reste un peu de bricheton à se mettre sous la dent, on prend encore son mal en patience... Mais, l'autre soir, quand le fourgon arrive, — et depuis la veille on tirait un cran sur la boucle, — on ouvre le caisson... C'étaient des étrilles de cavalerie...

Et le pauvre diable hochait la tête, gouailleur et désolé à la fois :

— On ne peut pas boulotter des étrilles... Alors, j'ai fait comme les copains... j'ai essayé de ne pas crever de faim... Pas facile, ce truc-là, allez, dans un pays où des Alboches ont passé... Enfin, quoi... je me balade...

Et, frappant de son fusil, la neige durcie par la gelée, il s'écria avec un éclair de colère dans l'œil :

— Ah ! misère de nous, il faut vite en rire, parce qu'on en pleurerait trop longtemps.

Verdier, que cet original avait plutôt intéressé, lui répondit cordialement :

— Vous savez l'ami, si le cœur vous en dit, vous pouvez rappliquer de notre côté.

— Où ça ?

— A la division Crémer. Ça tient encore à peu près par là, et vous pourrez vous y caser tant que vous voudrez.

L'homme fit la grimace :

— Ah ! bien non. Tout compte fait, j'aime mieux continuer à représenter, à moi tout seul, le quatre-vingt-neuvième provisoire.

— A votre aise.

— Non, voyez-vous, c'est fini maintenant, je suis débiné... plus bon à rien.

Et il ajoutait, se parlant à lui-même, tout en continuant la conversation avec ce sergent rencontré par hasard :

— Plutôt que de suivre des colonnes en retraite... et je sais ce que c'est... voilà quinze jours que j'en vois... Ça commence en pas en ordre... comme vous autres, à votre division... et puis, au bout de quelques jours... Vous verrez ça avant la fin de la semaine... Alors j'aime mieux tirer du côté qui me conviendra...

— Tout seul ?

— Mon Dieu, oui. Je trouverai plus facilement à manger quelques pommes de terre oubliées dans un coin, que vous ne trouverez du pain pour deux ou trois mille hommes.

— Et où irez-vous ?

— Je tirerai du côté de la Suisse. Je connais un peu le pays, j'y suis venu quelquefois...

Verdier l'interrompit en lui montrant la fillette qu'il avait déjà sur le bras ainsi que l'autre enfant qui, — toujours à côté du pauvre diable mort en la ramenant, — assistait à ce colloque en ouvrant ses grands yeux bleus effrayés :

— Si vous connaissez le pays, vous devriez, dans ce cas, nous dire ce que c'est que ces deux petites qui viennent de nous tomber, pas du ciel, à coup sûr, mais d'un endroit que je serais bien embarrassé de vous nommer ?

— Comment ! elles ne sont pas à quelqu'un de vous ?

Le sergent fit de la tête un geste négatif.

— Ce n'est pas vous qui les avez amenées jusqu'ici ?...

— Nous venons seulement de les trouver.

— Je me disais bien aussi... on ne s'en va pas en patrouille avec des moucherons comme ceux-là...

Verdier lui montra le corps de Besson.

— C'est ce malheureux qui nous les rapportait toutes les deux, le diable sait d'où, en revenant d'une reconnaissance où nous l'avions envoyé.

— Et il a été tué ?...

— Tué raide, juste au moment où il allait commencer à nous dire l'histoire de ces deux mignonnes.

— Alors, il n'a pas eu le temps de vous en apprendre beaucoup.

— Il ouvrait à peine la bouche quand il a été frappé... pauvre Besson...

— Et maintenant ?

— Maintenant vous en connaissez aussi long que nous sur leur compte.

— Eh bien, dites donc, ce n'est pas grand'chose... Alors, vous ne savez pas seulement d'où il vous rapportait ce chargement ?

— Les a-t-il trouvées ? les lui aura-t-on confiées ? Tout cela, mon pauvre camarade l'a emporté avec lui... dans le monde d'où on revient jamais le dire.

— Et ces gosselines sont à nous regarder... Gentilles tout plein, ces fillettes... tout à fait du même âge... et elles se ressemblent !...

— Oui, c'est à peine si on les distingue l'une de l'autre.

— Deux sœurs, deux jumelles, bien sûr. Qu'allez-vous en faire ?

— Pour commencer, j'en prends une, celle-ci que j'ai déjà sur les bras...

— Eh bien, et l'autre ?

— L'autre, fit Verdier, après avoir jeté un regard sur ses trois camarades, l'autre... il y en a bien un de nous qui fera pour elle ce que je viens de faire pour sa sœur...

Aucun des volontaires ne se hâtait de répondre à cette invitation directe. Le mobile les regarde à son tour, hésite un instant, puis, tout à coup, comme prenant son parti :

— Eh bien, je la prends, sergent.

— Je vois, ajouta-t-il en clignant de l'œil que vos hommes ne se pressent pas beaucoup de vous en débarrasser...

Les trois soldats ne purent s'empêcher de sourire ; l'autre continuait gravement :

— Ils trouvent que la division de Crémer a assez d'un poupon... Deux, ça deviendrait un petit peu trop gênant.

— Sérieusement, vous vous en chargez ?

— Tout ce qu'il y a de plus sérieux. Allons, fit-il en se baissant jusqu'à la fillette blonde et en l'installant sur son bras en homme qui a l'habitude de ces manipulations, allons, ce que j'en fais, c'est pour l'honneur du quatre-vingt-neuvième provisoire... que je suis seul à représenter.

Et, sans que la petite songeât seulement à résister :

— Viens, ma fifille, viens avec moi... Tu verras comme nous allons devenir des copains...

Avec son museau de fouine et de renard, il lui faisait une moue si drôle que l'enfant, les yeux pleins de larmes, souriait déjà d'un sourire incertain et craintif.

— Oui, ma chatte, je te ferai rire... lorsque nous serons dans un endroit un peu moins dangereux... Tu verras comme je suis rigolo, quand je m'y mets...

Verdier lui tendit la main.

— Vous êtes un brave homme, mobile ; c'est très chic, ce que vous faites là.

— Eh bien, quoi ? C'est tout naturel. Une mignonne si blanche, si rose, avec de si jolis yeux... Est-ce qu'on va la laisser en plan ?

— Comment vous appelez-vous

— Alcide Toutabas, pour vous servir, sergent. Et vous ?

— Claude Verdier.

— Et votre état, sans vous commander ?..

— Artiste.

— Artiste en quoi ?

Verdier sourit :

— Musicien.

— A Paris ?

— Pas pour le moment. J'étais à Lyon, violoncelle au Grand-Théâtre, quand la guerre a commencé.

— Et il a fallu changer d'instrument... pas moyen d'y couper...

— Non, j'aurais pu rester ; j'ai dépassé la quarantaine.

— Vous êtes allé vous engager ?...

— Ma foi oui. J'ai bon pied, bon œil. Ça m'embêtait de rester quand je voyais partir les autres... et puis le théâtre venait de fermer.

Toutabas se redressait :

— Moi, je suis également artiste, cher monsieur, artiste comédien.

— Vous appartenez aussi à un théâtre ?

— Non, pas pour le moment. Vous savez on a des hauts et des bas... Après avoir été premier sujet dans les cirques de Paris, je faisais dernièrement la province... les foires ,les marchés.. les fêtes publiques... Je suis équilibriste.

La fusillade redoublait.

— Eh bien, monsieur Toutabas, s'il plaît aux Prussiens

— A Lyon, alors ?

— Si j'y suis encore... Mais cela n'est pas probable.

— Ce n'est donc votre pays ?

— Non, je suis de Paris, comme tous ceux de mon bataillon.

— Comme moi.

— Je m'en doutais.

— Ah ! oui, l'accent de la Butte... Ça ne se perd pas.

— Enfin, au théâtre, là-bas, je donnerai toujours ma nouvelle adresse.

— Eh bien, si j'ai l'occasion d'y passer...

— Ces pauvres petites pourront s'embrasser si elles sont encore avec nous.

— Oh ! répondit Toutabas en hochant la tête... avec les beaux états civils qu'elles possèdent, nous sommes bien tranquilles... Avant qu'elles aient retrouvé leur famille, nous avons le temps de les voir grandir.

... Eh bien, quoi, conclut-il, on leur servira de papa... Au plaisir, monsieur Verdier, et nous, mon mimi, trottons-nous.

Il planta deux gros baisers sur les joues de l'enfant et se perdit avec elle dans le fourré sombre, cependant que le sergent, installant de son mieux, l'autre fillette sur son bras, lui disait doucement.

— Viens, mon petit sage, n'aie pas peur... je t'aime déjà tout plein.

Et, chemin faisant, l'enfant accablée de fatigue laissa tomber sa tête sur l'épaule du soldat et s'endormit profondément.

Verdier regarda, tout songeur, cette blondinette dont le sommeil rythmait la calme respiration.

— Cet homme a raison... Si jamais tu retrouves ton pays et ta famille... pauvre petite créature... tu auras une fière chance.

. . . .

Et pendant que la mère agonisait... pendant que la grand'mère — folle — fuyait dans la nuit, se jetait avec l'autre enfant dans le feu des tirailleurs allemands, — les deux jumelles allèrent dans l'inconnu. — l'une emportée par un musicien battant en retraite avec l'armée de l'Est, l'autre recueillie par un saltimbanque qui se perdait dans les bois, — du côté de la frontière.

(A suivre).

DEMANDER

L'Almanach du Progrès du Nord

pour 1914